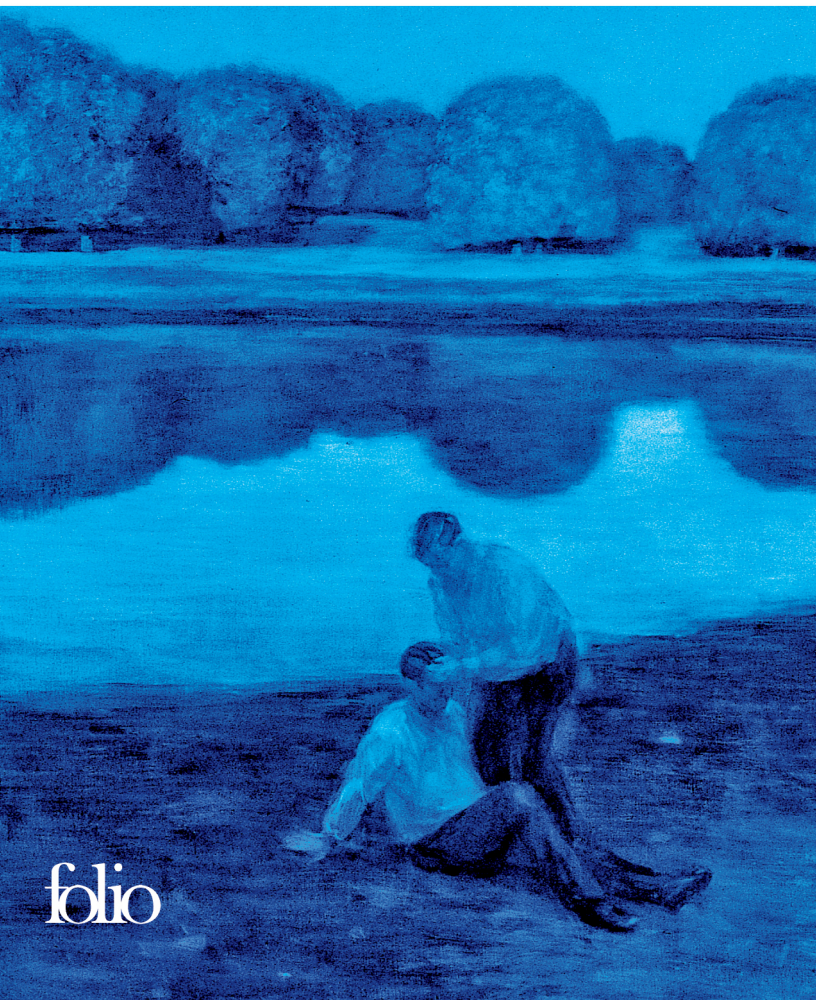


Jacques de Lacretelle  
Le retour  
de Silbermann



folio



Jacques de Lacretelle

*de l'Académie française*

# Le retour de Silbermann

Gallimard

Couverture : Peter Martensen, *Prospekt* (détail). Photo Per Jacobsen  
Courtesy La Galerie Danoise, Paris.

© Éditions Gallimard, 1931.

Jacques de Lacretelle est né en 1888 au château de Cormatin, dans le Mâconnais. Il a passé son enfance à l'étranger et a poursuivi ses études à Paris au Lycée Janson-de-Sailly. Son premier livre, *La Vie inquiète de Jean Hermelin* paraît en 1920. En 1922, c'est *Silbermann* qui reçoit le prix Fémina et sera traduit en dix langues. En 1925, il publie *La Bonifas*. En 1929, le Grand Prix de l'Académie Française est attribué à *L'Amour nuptial* et Jacques de Lacretelle est élu quai Conti en 1936. Son œuvre se poursuit avec des romans, des nouvelles, des essais, du théâtre et, en particulier, une suite romanesque en quatre tomes : *Les Hauts-Ponts*.



# I

Voici quelques années, je me trouvais à Marseille, un mois d'été, assez incertain de mes projets et de mes désirs mêmes. J'étais venu avec l'intention de m'embarquer et d'aller quelque part en Méditerranée. Mais la chaleur et la pénurie d'eau m'interdisaient le voyage de Corse auquel j'avais primitivement songé ; et des croisières, que je ne me souciais pas de rencontrer, me barraient le côté de Capri ou des Baléares.

Je m'attardais donc à Marseille, un peu contre mon gré, et sans rien faire que flâner. Néanmoins, je ne le regrettai pas, car il me vint là plusieurs idées littéraires qui me serviront bien un jour. Je crois que

le bruit et le mouvement d'une grande ville où nous n'avons pas nos habitudes font dans notre mémoire comme des espèces de forages ; et par ces nouveaux puits l'imagination jaillit toute fraîche.

Un après-midi que j'étais assis dans le hall de l'hôtel, je remarquai une grande affluence d'étrangers. Ces voyageurs étaient descendus, me dit-on, d'un paquebot américain qui faisait le tour de la Méditerranée et touchait pour vingt-quatre heures à Marseille. Ils avaient pris possession de tous les salons. Dans l'attente et l'état de disponibilité où je me trouvais, leur campement avait quelque chose qui m'attira ; et j'allai m'installer parmi eux, regardant leurs gestes et écoutant leurs propos.

De tout temps, j'ai aimé à observer sur les êtres la marque de la race ou bien de la nationalité dans son caractère le plus profond ; il me semble remonter le cours d'un fleuve grâce à une seule goutte d'eau.



Je m'amusais donc à étudier le visage et les mouvements de mes voisins lorsque j'entendis le portier de l'hôtel crier un nom à travers le hall. Puis il avança dans les salons, entre les groupes ; il tenait une dépêche à la main. Comme il passa près de moi, il répéta le nom. Je sursautai : ce nom était David Silbermann.

Le portier s'était éloigné, mais je le suivais des yeux avec une indicible curiosité. Et ma curiosité était même si rapide que je le devançais, cherchant à voir avant lui l'homme qui allait faire un signe et prendre la dépêche. Je m'étais levé ; mon regard sautait de visage en visage ; j'entendais le nom se répéter au loin. Au bout d'un moment, le portier repassa, tenant toujours le message. J'allai aussitôt vers lui et l'interrogeai. J'appris que David Silbermann, le destinataire de la dépêche, faisait partie des voyageurs descendus du paquebot. Il avait sans doute quitté l'hôtel, mais il ne manquerait pas d'y revenir, car il avait chargé le portier de plusieurs com-

missions. Lorsque je sus cela, j'hésitai un instant, en proie à un amusement mêlé d'anxiété ; je songeai à l'attendre, je songeai à écrire une lettre ; enfin je me décidai à remettre ma carte au portier :

— Vous la donnerez à ce monsieur, et vous lui direz que, s'il veut me voir, il me trouvera ici, ce soir, à sept heures.

Et je sortis rapidement dans la rue, car mes pensées étaient si nombreuses et si vives que j'avais besoin d'air et de mouvement.

Silbermann ! Quel extraordinaire croisement du destin que cette rencontre dans une ville où ni l'un ni l'autre nous n'avions d'attache ! Je ne l'avais jamais revu après le jour où il avait si brutalement pris congé de moi, sur le talus des fortifications, frappant du pied, avec rage, le sol qu'il allait quitter. Et il y avait plus de vingt ans de cela. Même après la publication de mon livre, il ne m'était rien revenu sur lui-même. Sur sa famille, j'avais eu quelques informations par une lettre d'un ancien

camarade de lycée. Ce camarade me disait, ce que je savais déjà, que le père de Silbermann était mort après avoir traversé de gros embarras financiers. Quant à la jolie M<sup>me</sup> Silbermann, qui était, paraît-il, restée, je ne sais comment, assez riche, elle s'était remariée avec un homme titré, mais peu considéré ; elle avait essayé alors de faire figure dans le monde, et c'est à ce moment que mon informateur l'avait rencontrée ; mais il ajoutait qu'elle semblait ignorer tout de son fils et préférait manifestement qu'on ne l'interrogeât pas sur ce sujet. Peu après, d'ailleurs, elle avait été emportée par une épidémie de grippe. Pas plus que moi, il n'avait entendu parler de notre ancien condisciple. Et c'était lui, c'était Silbermann que le hasard me faisait rencontrer ici !

Tout en marchant, je le revoyais tel qu'il était sur le banc du lycée, au premier rang, la tête dressée, l'œil aux aguets, levant prestement la main afin de placer un mot destiné à flatter le professeur ou à étonner

la classe. Et, à chacun de ses succès, quelle joie méprisante sur son visage qui se tournait vers nous ! On voyait ses narines palpiter, comme si ce succès avait ranimé en lui un vieux souffle de gloire. A ces moments, il semblait nous considérer de même qu'un maître son troupeau d'esclaves.

Mais, en d'autres occasions, c'était un être tout différent qui se montrait, et cela même avant qu'on eût commencé à le persécuter. On le voyait avancer dans la cour du lycée à pas hésitants, le dos courbé, un masque inquiet posé sur le visage : il faisait de longs détours pour éviter toute rencontre ; et, après ces dangers chimériques, quand il approchait de moi, il y avait dans sa manière de me tendre la main quelque chose de peureux et de triste.

Tout son caractère offrait ces contrastes ; tantôt une noble ambition et un orgueil presque cruel, tantôt une inquiétude, qui tournait en panique, lui faisait perdre

jusqu'à sa souplesse et le précipitait droit vers le malheur.

Je me rappelai qu'un jour, comme nous sortions du lycée, il m'avait montré les bustes des grands hommes posés dans des niches tout le long de la façade : Montaigne, Descartes, Montesquieu... En face de chacun d'eux, il avait improvisé un de ces couplets adroits par lesquels il m'avait étonné tant de fois. Puis, soudain, arrivé devant une niche vide, il s'était dressé sur ses jambes maigres, et, le visage toujours tendu vers la façade, il s'était écrié avec une flamme superbe qui m'avait fait frissonner en même temps que lui :

— Et là, Silbermann..., philosophe, romancier, essayiste, qui, dans toute son œuvre, a si bien su allier aux méthodes et au génie de la France l'esprit critique et la poésie de sa race.

Or, l'après-midi de ce même jour, nous étions passés, par hasard, rue La Fayette, devant un café où se tenait la Bourse des lapidaires. Il m'avait pris par le bras et

m'avait forcé à m'arrêter un moment. Des hommes, tous Juifs, Syriens ou Arméniens, formaient de petits groupes, véritables îlots dans le mouvement de la rue parisienne. La plupart parlaient des idiomes étrangers. On les voyait s'aborder et entrouvrir de minuscules paquets avec des gestes précautionneux et complices. Je m'aperçus que Silbermann regardait l'un d'eux, un petit homme d'une cinquantaine d'années, légèrement bossu, au teint très jaune. Il avait un tic bizarre qui lui faisait à tout instant lancer la tête de droite et de gauche ; et, fréquemment aussi, on le voyait donner, de ses doigts repliés, deux petits coups frébri-les sur le côté de son habit où devait être la poche de son portefeuille.

Quand il l'eut bien observé, Silbermann se tourna vers moi. Son visage exprimait comme une jouissance amère.

— Hein !... Il est beau, ce Shylock, me dit-il. Eh bien, je lui ressemble, je le sais... Si, si, je lui ressemble, c'est le même sang, c'est David Silbermann à cinquante ans,

exerçant le métier pour lequel il est vraiment fait.

Et il lâcha mon bras avec une brusquerie hostile.

Tous ces souvenirs repassaient dans ma tête. Je me demandais quel Silbermann j'allais retrouver après ces vingt années de séparation. Je savais bien que la grande ambition de son adolescence avait échoué, puisque, après les mauvais traitements que nous lui avions fait subir, il avait résolu de quitter pour toujours notre pays. Mais il lui restait le génie de sa race qu'il possédait à un si haut degré, son tempérament nerveux, sa ténacité, sa parole facile et persuasive, son goût des visions prophétiques. Qu'avait-il fait de tout cela et qu'était-il devenu en Amérique ? Voilà ce que je me demandais avec une excitation croissante.

Bien avant sept heures, je retournai à l'hôtel. Il me semblait aller au rendez-vous le plus extraordinaire que je pusse jamais avoir dans ma vie.

Lorsque j'entrai à l'hôtel, je vis un homme en conversation avec le portier. Il tenait en main une carte de visite, la mienne, et paraissait demander des explications. Je l'aperçus d'abord de profil. Son nez était légèrement courbé, ses lèvres toutes rasées étaient proéminentes ; c'étaient bien les traits de Silbermann, un peu empâtés par l'âge et fixés dans ce galbe romain qui est fréquent en Amérique.

Le portier, m'ayant reconnu, me désigna à lui, et il se retourna. Son visage, maintenant que j'y retrouvais la ressemblance en plein, me troubla tellement qu'avant que j'aie pu faire un pas, il fut sur moi. Je lui tendis la main.

— David Silbermann..., dis-je. Quel hasard ! Après tant d'années...

Il avait pris ma main et l'avait serrée. Puis il me dit en anglais :

— Oui, David Silbermann, de New York. Je suppose que vous désirez me parler.



Cette réponse, faite en anglais et qui semblait exprimer l'ignorance de mon nom, me laissa interdit. Je pensai un instant, et avec le sentiment d'une chose tragique, qu'il avait oublié tout son passé, qu'en vingt ans il était né à une autre vie, après avoir changé de patrie comme on change d'habits. Puis l'absurdité de cette idée m'apparut ; alors je regardai mieux son visage, remarquai dans le front et les yeux quelque chose qui me fit douter de son identité, et je demandai en anglais :

— Vous avez bien habité la France autrefois ? Vous avez été au collège à Paris ?

Il fit le mouvement de quelqu'un qui a éclairci une énigme, et une expression de contrariété parut sur sa figure.

— Non, répondit-il.

Et, après une hésitation, il reprit sur un ton grave :

— Je pense que vous attendiez de voir un de mes cousins, qui s'appelait aussi David Silbermann et qui a habité quelque

temps avec nous. Mais, depuis de nombreuses années, notre famille n'est plus en rapport avec lui. Je ne sais pas du tout ce qui lui est arrivé.

Il avait parlé avec cet accent loyal, mais un peu dur, qui est propre aux Anglo-Saxons lorsqu'ils sont obligés de porter un jugement sévère sur un des leurs.

Je fus décontenancé par ce langage. Mais aussitôt mon interlocuteur me prit le bras et, m'entraînant courtoisement vers deux fauteuils :

— Venez prendre une boisson avec moi, me dit-il.

Une heure plus tard, j'étais attablé avec lui et nous dînions ensemble. Son bateau partait de Marseille à minuit. Je savais maintenant qu'il était le fils aîné de ce Joshua Silbermann, marchand de perles et de pierres à New York, chez qui mon ancien camarade était allé vivre après son départ de France. Je savais aussi que, son père étant mort, il était aujourd'hui le seul

propriétaire de la maison ; et il s'était même étendu complaisamment sur l'importance de cette maison. Mais sa vanité n'avait rien de trop lourd, car il parlait de ses avantages et de son heureuse position avec une arrière-pensée généreuse. Il semblait dire naïvement à son interlocuteur, quel qu'il fût : « Voilà où je suis, voilà comment j'y suis. Pourquoi ne feriez-vous comme moi ? »

Par moments, ainsi dans la volubilité avec laquelle il exposait ses affaires, il m'avait rappelé son cousin germain, dont il avait d'ailleurs quelques traits physiques, ce qui expliquait ma méprise ; cependant on sentait bien qu'il n'avait jamais éprouvé le même enthousiasme ni les mêmes ardeurs que le David Silbermann, né et élevé en France. Son image, à côté de l'autre visage, vif et chaleureux , que je revoyais dans ma mémoire, ressemblait à celui d'un Lapon.

J'eus quelque peine à le faire parler de son cousin.

— Il a quitté l'Amérique il y a plus de dix ans, me dit-il avec réticence, et déjà, à New York, nous avions presque cessé de le voir. Il est allé à Paris. Ensuite, nous avons eu de ses nouvelles, une fois, par une personne qui nous a écrit. Il était malade. Depuis nous n'avons plus rien reçu. Je ne sais où il est ni même s'il vit.

Ma curiosité, réveillée soudain par cette rencontre, ne se contentait pas de ce bref récit : et bien qu'elle se heurtât visiblement, chez mon interlocuteur, à un sentiment de dignité, je voulus la pousser plus loin. Je lui dis que j'avais été autrefois le meilleur ami de son parent et que son nom m'avait laissé un grand souvenir.

— Dans le lycée où nous étions, non seulement il nous distançait tous, nous, ses camarades, mais son intelligence émerveillait les professeurs. Quand une inspection avait lieu, c'était lui qu'on mettait en avant. Je me souviens qu'après son départ, un élève ayant été premier deux fois de